

FRANCOIS DOMAIN

GUNNERSBURY PARK,

FLAT 13.

© 2013 – Francois Domain
131 Editions Limited.
All rights reserved.
ISBN : 979-10-92273-00-7

to the ghosts of my own Gunnersbury Park.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Le journal de Cole Smith, que vous allez découvrir au cours des pages qui suivent aurait pu, aurait dû, rester à jamais enfoui dans les décombres d'un immeuble en démolition.

Le hasard en a décidé autrement.

En Juin 2011, alors qu'on s'apprête à abattre un vieux building sur Oxford Street, l'un des ouvriers chargé de la sécurité fait une dernière ronde. ⁽¹⁾

Au dernier étage, dans les restes de ce qui fût un appartement, quelques vieilles affaires traînent au sol. Le regard de l'ouvrier est attiré par un livre à la couverture de cuir ; l'objet, bien que passablement abimé, reste beau, et sa femme est folle de ce genre de vieilleries. Il le glisse sous son gilet jaune, peu inquiet de transgresser le règlement.

Il l'offre à sa femme le soir même qui, ravie, se plonge dans une lecture qui la tiendra éveillée jusque tard, et monte se coucher.

A son réveil, sa femme est assise au pied du lit. Elle semble n'avoir pas, ou peu dormi. Elle lui tend le livre de cuir.

"Lis-le" lui dit-elle. "Il faut que je sache."

Il découvre ce qui suit.

⁽¹⁾ *Les circonstances de la découverte de ce qui est désormais appelé « les Carnets » nous contraignent à ne pas citer le nom de l'ouvrier. En effet, celui-ci pourrait se voir poursuivi en justice pour vol par d'éventuels descendants de Cole Smith, et limogé par son employeur pour manquement au règlement.*

“Je t'aime, Fils”

CARNET PREMIER

1888,
Vendredi 14 Septembre,
Londres.

Il ne pleuvait pas, le matin où j'ai de nouveau franchi la grille d'entrée donnant sur Gunnersbury Lane, mais le ciel était couvert d'un velours argenté presque palpable annonçant que cette accalmie serait de courte durée. Mes six années d'absence se lisaient sur les piliers du portail d'entrée par autant d'usure et de lichen que je n'avais jamais vu auparavant sur ces gardiens de pierre dont le rouge orangé avait terni. Je m'avançais, prudent, dans la petite allée humide qui se séparait du chemin principal en deux ramifications bifurquant vers la gauche. L'une menait à ce qu'avait été les bains de la princesse Amélia ; j'empruntais l'autre, plus discrète, se faufilant dans une végétation qui n'avait pas lieu d'être. Je ne réfléchissais pas à pourquoi je prenais cette direction. Vos pas vous mènent toujours là où la vie les a guidés jusqu'alors.

Gunnersbury Park.
Appartement 13.

Au pied du chêne massif, pièce centrale du parterre dorénavant envahi d'herbes hirsutes, un mouvement brusque me surprit et me fit faire un pas de côté; mon pied gauche glissa dans une flaque boueuse et je manquais de m'étaler. La forme grogna en se secouant difficilement et je compris avec étonnement qu'un homme, vêtu de vert et marron, dormait là, à même le sol. Etait-ce une habitude ou les suites d'une beuverie, je ne saurai vous dire, et les grognements de l'homme en question, exprimant clairement que je l'avais

réveillé et le dérangeais, ne me donnaient pas envie d'en savoir plus.

J'avoue que, malgré toutes les horreurs auxquelles j'ai pu assister six ans plus tôt, mon cœur s'est serré en voyant ce spectacle. La pitié, ce sentiment qui m'avait fui, et auquel j'avais rendu la pareille pendant trop longtemps revenait frapper à la porte de mon cœur et de mon âme sans prévenir. J'en fus aussi dérangé que par la présence inopportune de cet étranger dans le Park.

Elle n'avait évidemment pas bougé. Elle était toujours plantée maladroitement, presque au milieu du perron Est, ouverture verte sur mur blanc. J'eus l'envie stupide de glisser dans la serrure la clé que j'avais récupérée lors de mon départ précipité, même si je savais pertinemment qu'elle ne fonctionnerait plus ; qu'elle se trouverait dans la serrure comme moi dans ce parc : d'un autre âge, une autre époque. Presque une autre vie.

Je laissais mon regard s'attarder sur la porte que j'avais passée trop de fois, et ne pus m'empêcher de remarquer qu'un carreau manquant avait été remplacé par une planche de bois humide et moisissant. Je me forçais à m'en détourner rapidement. Rien que cette vision m'avait déjà planté un poignard dans le cœur, et un picotement désagréable venait me chatouiller les yeux.

Ma main frôla en passant la rambarde de fer forgé à la peinture écaillée. Je pouvais presque sentir dans mes narines la douceur des cigarettes que nous avions l'habitude de fumer, appuyés sur ces barrières sans aucun scrupule à y décrotter nos bottes quand personne ne nous voyait. Si j'en conçus quelque remord, après coup, voyant l'état dans lequel les années les ont oubliées, ils s'envolèrent plus rapidement que nos ronds de fumée.

Pardonnez-moi si je vous parais légèrement cavalier, si je m'adresse ainsi à vous qui ne me connaissez pas. Je suis celui qui vit à côté. Celui qui voit mais que l'on ne voit pas. Celui qui entend mais ne parle pas. Vous me connaissez certainement, vous me croisez le matin, quelquefois me dites bonjour, mais je reste celui qui n'existe pas. Dans chaque village, chaque quartier, il existe quelqu'un comme ça. À Gunnersbury Park c'était moi.

Mon histoire n'est pas la mienne.

Elle est ce que les autres en ont fait.

Mes pieds trouvèrent sol plus stable alors que je passais l'angle du Small Mansion. Sur ma droite, le fronton sud de l'imposante bâtisse me sauta au visage. J'avais toujours admiré la façade brute, géométrique, associée judicieusement à un préau aux piliers métalliques et au toit ouvragé, mais ce matin-là, dans ce silence de plomb, sous ce ciel lourd et menaçant, le manoir semblait mort. Aucune vibration ne l'animait plus, aucun bruit ne le traversait, aucune servante ne courait après les enfants jouant à colin-maillard sur la pelouse fraîchement coupée.

Jamais je n'aurais imaginé que les airs de fête et les claquements de verres débordants de champagne moussant pourraient un jour se taire et laisser place à ce glacial désespoir.

Sur l'un des bancs face à la petite descente menant aux étendues boisées du parc proprement dit, un vieux était recroquevillé. Il semblait mort lui aussi, tout autant que la bâtisse sur laquelle seules les fissures trouvaient leur place. Le temps paraissait s'être arrêté, le faste et la joie d'antan avaient cédé la place à une mélancolie et une tristesse que je ne lui connaissais pas.

Le vieux tourna la tête dans ma direction, et mon cœur s'arrêta de battre un instant. Il me dévisagea, j'essayais de ne pas lui rendre son regard. Son allure, sa silhouette m'avaient suffi à le reconnaître. Il venait certainement ici chaque jour, observer avec un mélange de douleur et de compassion les arbres qu'il avait passé tant d'années à tailler consciencieusement, presque avec amour, reprendre possession de leur nature sauvage et pousser comme bon leur semblait.

Lentement, il baissa la tête et je ne sentis plus son regard bruler ma peau. Il avait repris sa contemplation, sans un mot, sans un geste à mon égard. Il ne m'avait pas reconnu, et j'en étais soulagé.

A mesure que j'avançais, mon regard se perdait au travers des baies vitrées dont les carreaux étaient couverts de chiures de mouches et de toiles d'araignées. Je ne savais que trop où donnerait la première. Trop de souvenirs, tristes et magnifiques, trop de moments passés à y contempler le Park, trop de discussions que j'avais partagées avec Erik juste là, sur ce perron. Je fermais les yeux inconsciemment pendant quelques mètres, juste le temps d'arriver au grand salon. Quelques chaises étaient encore là, renversées dans la précipitation, dans la colère, dans la peur. Personne n'avait pris la peine de les redresser, et elles gisaient, corps démembrés, soldats malheureux victimes de leur dernière

bataille. Les chandelles avaient été soufflées, ou s'étaient éteintes avec le temps. Certains auraient pu espérer qu'elles mettent le feu au bâtiment et le purifient de toutes ces atrocités mais le temps est cruel. Il efface les beaux souvenirs, et maintient à la surface les moments les plus terribles. Comme les cicatrices, ce genre d'évènements ne s'estompe pas avec le temps.

Mes pas me guidèrent plus avant, et au travers de la voule de pierre apparut le Large Mansion, œuvre d'art à lui seul. Plus fastueux, plus exposé, plus travaillé, c'est ici que Thomas avait élu domicile. Ici que j'aurai pu vivre. Parmi les rosiers et glycines qui faisaient la joie des visiteurs et d'une myriade d'insectes. Eux aussi avaient revêtu leurs tristes habits de deuil, et les fleurs semblaient ne plus vouloir se découvrir pour quiconque.

Qu'il est étrange de passer sous l'arche la plus à l'ouest, et d'en découvrir les sculptures burinées par le temps et des hommes peu scrupuleux, les alcôves couvertes de mousse et tapissées de feuilles mortes, les statuette dorénavant borgnes vous fixant de leur œil débordant de tristesse. Accusateur.

« Ne t'en fais pas, elle n'en saura rien. »

Six ans. Six ans ont passé et cette voix, ces quelques mots résonnent encore dans ma tête comme si c'était hier, comme si elle était juste là, dans l'encadrement de cette porte qui menait à sa chambre. Ses lèvres sur mon oreille. « Ne t'en fais pas, elle n'en saura rien ». Ces quelques mots qui avaient scellé mon destin. Je laissais la colère me gagner, et lançais mon poing contre le mur. C'était désormais la seule manière de me tirer quelques larmes, j'en ai trop versé.

Je sortis de dessous l'arche presque en courant, oppressé par ces visages familiers que le temps semblait avoir maudit.

Les portes-fenêtres à la française n'en finissaient plus de s'enchaîner, insistantes dans l'exposition des reliques de cette dernière soirée, captivant mes pensées jusqu'à m'en faire oublier que sur ma gauche se dressait l'orangerie, la construction qui, pendant mon séjour ici, avait toujours eu mes faveurs, et me les avaient bien rendues. Jusqu'au bout. Jusqu'à la lie. Je n'y jetais pas même un œil, et continuais à courir sans savoir pourquoi, dans un sentiment d'urgence qui me serrait la poitrine.

Pour la première fois, je me demandais ce qui m'avait ramené jusqu'ici, et pourquoi j'avais cédé à cette envie aussi absurde que sans intérêt.

Ma logeuse, une polonaise parlant un anglais qui de toute évidence n'était pas le mien, m'avait loué sans grande difficulté une petite chambre, juste de l'autre côté de la rue. Je lui ai donné un faux nom, elle n'a pas même fait semblant de me croire, mais le tarif exorbitant et les deux semaines d'avance qu'elle me réclama se devaient d'inclure sa discrétion. Il y faisait froid, les souris semblaient connaître l'adresse, mais le coin était calme. Seules quelques voitures passaient sous mes fenêtres dans la soirée, revenant de quelque diner mondain au cœur de Londres. Mais je n'aurai pu trouver mieux placé. Juste en face du parc. Au 114. J'aurai préféré le 113, vous voyez, pour... la symbolique. Mais quoi qu'il en soit Ms Ektratz avait toutes les qualités d'une bonne logeuse. Absente, aveugle, sourde. Au figuré, j'entends. La seule question qu'elle m'ait posée fut si je comptais amener des femmes dans ma chambre. La question m'a d'autant plus surpris que je pensais à tout sauf à cela, et elle a quelque peu tiqué devant ma réaction indécise. Je ne serai pas surpris d'apprendre qu'elle m'ait pris pour un averti. Mon plus beau manteau, ma cape, ma canne au pommeau d'argent et mes bottes impeccablement cirées ne pouvaient que la maintenir dans cette direction, et après tout, cela m'arrangeait presque. Qu'il est bon de trouver encore des personnes sans scrupules dans ces temps agités.

L'Histoire oublie. L'Histoire ne se souvient que de ce qu'elle veut. 1882 ne fut qu'une broutille comparée au raz de marée qui secoue Londres aujourd'hui, cette déferlante de terreur formidablement orchestrée par celui que l'on surnomme le Tablier de Cuir. Deux assassinats, et une nouvelle étoile est née. Mais le temps court plus vite que nos souvenirs, et qui sait si dans quelques mois, quelques années, un autre génie du crime ne viendra pas effacer ce bon vieux Meurtrier de Whitechapel de la mémoire collective. Tout comme 1882 l'a été. Balayée.

Vous en souvenez-vous? En fouillant dans vos souvenirs les plus profonds, dans ce que vous pouvez lire dans les yeux troublés de vos parents quand vous parlez de cette année-là, dans la lueur d'inquiétude qui perce le regard des plus anciens, dans le léger, presque imperceptible mouvement d'épaules, dans ces mentons qui se baissent, vous en souvenez-vous?

Voulez-vous vous en souvenir?

Je sais que non.

Et je vous envie.

Et pourtant, si vous êtes venus jusqu'ici avec moi, c'est que quelque chose vous inquiète. Vous fascine. C'est que cette histoire n'est peut-être pas si loin. C'est que des réponses existent et qu'il faut savoir ouvrir les yeux. C'est que vous avez trop parlé, pas assez écouté. Regardez devant vous la vie reprendre forme, regardez les bâtiments se parer de leurs plus beaux atours, regardez les lourdes robes de velours couvrir les faux-culs des femmes souriantes, regardez les hommes se gausser de leurs mésaventures autour d'un verre de brandy, écoutez les servantes préparer toujours plus de nourriture pour ceux qui faisaient la vie de Gunnersbury Park.

Et regardez-la.

Regardez-la arriver du fond du Park, au bras de Thomas, timide, resplendissante. Eblouissante. Virginia. Toute de beige vêtue, du rose aux joues pour masquer que, sous le fard, une couleur similaire ne la quittait jamais lorsqu'elle apparaissait en public. Regardez-les, tous, l'applaudir, l'acclamer, oublier de me féliciter. Je sens encore la chaleur de sa peau lorsqu'elle s'est précipitée dans mes bras, débordante de bonheur.

C'est dans cette robe de dentelles et de soie crème et or, celle que je lui préférais, qu'on l'a trouvée au soir du 14 septembre 1882.

Il y a six ans.

Jour pour jour.

Le pourpre imbibant sa robe jurait avec le rose de ses joues.

1882,
Jeudi 27 Avril,
Londres.

Le printemps s'annonçait tout juste de quelques bourgeons timides lorsqu'on m'indiqua le chemin. Facile à trouver, le Park semblait être le cœur du village. Je venais pour affaires et ne comptais pas m'attarder plus de quelques semaines, un mois grand maximum, juste le temps de concrétiser les accords convenus par courrier comme il est coutume dès que les enjeux financiers sont d'importance, et en profiter pour démarcher de nouveaux clients potentiels. Je n'avais aucun pouvoir décisionnaire particulier, comprenons nous bien, juste la latitude suffisante pour établir les projets, éventuellement dresser un premier budget prévisionnel, et retourner avec les documents à Manchester dès que possible. Personne ne m'y attendait particulièrement, si ce n'est les quelques amis avec qui j'aimais à prendre un verre et jouer au bridge.

C'est donc en chariot, avec une valise encombrante, que je pénétrais dans une vaste propriété qui sentait les beaux jours arriver, sous les conseils toujours très avisés de l'un de mes amis, un certain Matthew Ridley qui ma foi avait bien réussi sa reconversion dans les milieux financiers et avait réussi à graver le nom de Ridley dans quelques esprits des hautes sphères.

Si Sir Farmer avait été informé de ma venue, ce qui semblait la moindre des choses puisque j'allais résider chez lui, il n'avait prévu aucun comité d'accueil particulier et il en reçut toute ma silencieuse gratitude. Il m'est arrivé à maintes reprises d'être accueilli comme une dignité, presque comme un représentant officiel de la couronne, et mon malaise n'avait d'égal que la honte qui me submergeait dans ces moments-là, puisque mes hôtes devraient bien se rendre compte rapidement que ma condition était loin d'être celle qu'ils me prêtaient.

J'annonçais mon nom au garde qui barrait la voie principale, et celui-ci compulsa son registre avec une moue désabusée. Smith. Encore un qui ne me croyait pas. Et dire que six ans plus tard, il faudrait que je trouve un nom compliqué aux consonances irlandaises pour pouvoir prétendre que celui-ci était faux. Les choses changent, il est à croire que les us aussi.

Aussitôt qu'il eût vérifié, revérifié ses registres et qu'il fût quasi convaincu que Cole Smith était un nom acceptable pour un invité, il m'indiqua la porte d'accès à Gunnersbury House, se montrant légèrement plus aimable que jusqu'alors. J'aurai le plaisir de loger dans l'appartement 13, situé au rez-de-chaussée, précédemment occupé par un mystérieux Sir Londerry, disparu tragiquement quelques semaines plus tôt. Ce nom ne résonnant pas à mes oreilles, je n'en demandais pas plus et sortis du chariot ma lourde valise, dans l'espoir de m'allonger sur un lit souple et chaud, et enfin soulager la douleur lancinante qui me déchirait le dos depuis déjà de nombreux miles. Je détestais ces voyages interminables qui, à n'en point douter, me laisseraient une fois de plus le corps endolori et fiévreux pendant plusieurs jours.

La lourde clé de métal que m'avait remise Paul contre mon paraphe pesant dans la poche de mon manteau, je me dirigeais vers l'entrée du bâtiment principal aux inspirations proprement victoriennes. De grandes colonnes encadraient une porte de bois blanc, des fenêtres nombreuses et aux formes variées allégeaient la façade imposante comme autant d'yeux attentionnés et attentifs aux moindres mouvements, et les chants d'oiseaux que je ne reconnus pas se mêlaient aux hennissements lointains de chevaux. Un alignement de cheminées dont la moitié d'entre elles crachaient avec entrain une fumée blanche me réchauffa déjà le cœur et le corps. Un frottement régulier se détachait dans cette atmosphère champêtre, sans aucun doute un balai s'efforçant d'effacer avec peine les dernières traces d'un hiver fort rigoureux. Sans

véritablement le réaliser, un sourire me souleva légèrement la commissure des lèvres. Un sentiment agréable m'enveloppait, une douce chaleur émanant du lieu me laissait présager que j'y serai bien.

"Nouveau par ici ? "

La voix sortie de nulle part me fit faire un bond de côté, et je trébuchais lourdement contre ma valise posée à terre. Une main ferme et puissante m'attrapa le bras droit, dans un mouvement surprenant de rapidité, et m'épargna une chute toute aussi inévitable qu'humiliante.

"Pardonnez-moi, je ne voulais pas vous effrayer à ce point ! Tout va bien? "

Je rassemblais mes esprits et tentais de trouver une contenance. "Tout va bien, merci. J'étais perdu dans la contemplation du bâtiment, je ne vous ai pas entendu arriver. "

D'un regard, j'avais compris que l'homme qui se tenait face à moi était mon total opposé. Il était de ceux à qui tout réussit, cette race d'homme qui ont en eux ce que les maladroits dans mon genre passent leur vie à essayer d'acquérir. En vain, évidemment. Une cape sombre à la coupe parfaite lui tombait sur les épaules, un unique gant noir lui couvrait la main gauche, lui conférant une distinction sans égale, un visage au teint vif et frais, une véritable tempête de cheveux qui concurrençait les plus beaux ocres de l'automne, se mêlant au blond paille qui sentait bon les moissons. Plus jeune que moi, pas de beaucoup, il était de ceux que l'on regarde. Je l'imaginais dans ces soirées privées, centre de toutes les attentions, amant intouchable pour chacune, amitié inaccessible pour chacun, mais tous persévérant à recevoir quelque flatterie, au prix de traits d'humour et de bons mots trop forcés pour être efficaces.

Jaloux? Oui. Évidemment. Mais habitué, surtout. Et la jalousie ne m'a jamais vraiment gêné.

"Puis-je vous demander où vous allez loger? Si je ne me trompe pas..." reprit-il, indiquant ma valise d'un mouvement de menton.

"Appartement 13, d'après le gardien. Je-"

Un "Oh", sourd sortit de sa bouche, détonnant violemment avec son attitude et son apparence.

"Quelque chose ne va pas ? "

"Non, rien, je vous prie de m'excuser, je pensais juste à... Vous savez, à Nathan. Sir Londerry."

Tout en sortant la clé de ma poche, je lâchais à mon tour un "Oh" poli, espérant ainsi mettre fin à la conversation qui ne m'intéressait pas et repoussait d'autant mes retrouvailles tant attendues avec le confort d'un lit douillet.

"Vous avez appris, j'imagine ? "

"Je... Oui", mentis-je. "Le gardien." Un sourire forcé, un coup d'œil rapide, la clé était bien entrée dans la serrure, mais elle refusait pertinemment d'y tourner et me libérer enfin de ce pot de colle avec qui je n'arrivais pas à me sentir à l'aise. Il me regarda m'évertuer à essayer de chahuter le pêne pendant encore quelques secondes qui me semblèrent une éternité, puis, sourire exaspérant aux lèvres, vint à mon secours. Sa main se posa sur la mienne, et je reculais instinctivement. Il se saisit de la clé pendant étrangement dans la serrure, la retira et me la tendit. Décontenancé je l'attrapais sans un mot. Une autre clé, semblable en tous points, se trouvait déjà dans sa main droite. Il l'inséra et cette fois-ci le cliquetis reconnaissable d'une serrure qui cède se fit entendre. Il poussa le battant et je découvris avec stupéfaction un appartement subtilement meublé, qui respirait le propre et le frais, des effluves de cannelle et de pommes se distinguant discrètement par dessus les odeurs de cuir des fauteuils qui me tendaient les bras. Il me laissa m'émerveiller quelques secondes puis s'effaça, m'invitant d'un geste à entrer.

"Bienvenue chez moi!" me lança-t-il sans véritablement réussir à retenir un éclat de rire.

Sans comprendre comment, je me retrouvais enfoui au fond d'un profond fauteuil de cuir brun, un second verre de brandy à la main, la tête tournant légèrement sous l'effet cumulé de l'alcool, de la fatigue, des rires jaillissant entre mon hôte et moi, des vapeurs éthérées qui flottaient encore dans l'air de ce doux soir de mars. Nous parlions de tout et de rien, il me racontait ses voyages en France, je lui parlais de mes amours déçues. Il me racontait son altercation avec un cocher, je lui dévoilais mes différents avec la gouvernante de mes voisins. Je l'avais cru beau parleur, il écoutait deux fois mieux, et j'étais sur le point de prendre la place de celui qui monopolise l'attention et la conversation. Lorsque cela me frappa, j'interrompis brutalement ma phrase et mon sourire retomba comme un soufflet. Je le vis froncer les sourcils, intrigué. Il me demanda si j'allais bien et je ne lui répondis pas. Je tentais

maladroitement de m'extraire du carcan de cuir qui d'un coup m'étouffait alors qu'il se levait d'un bond.

"L'alcool," mentis-je. "Et la fatigue, j'imagine."

Il affichait maintenant une mine inquiète. Il me prit le bras, une fois de plus, et contrairement à ce que j'aurai souhaité, il m'accompagna plus avant dans son appartement vers la grande porte-fenêtre qu'il ouvrit à la volée.

"Un peu d'air frais vous fera du bien. Tenez-vous à moi."

Et en effet l'air frais, mais surtout la vue plongeante sur une étendue de pelouses, arbustes et bosquets à perte de vue me détendit instantanément. Je sentis mes joues reprendre un peu de leur couleur et mes jambes de leur vigueur. Je crus qu'un dernier tremblement me secouait les genoux alors que deux petites pattes tentèrent de sauter après ma cuisse, et je ne réalisais que lorsque la minuscule peluche galopa dans la pelouse qu'il ne s'était agit que d'un chien, probablement le plus petit que j'aie jamais vu jusqu'alors.

Notant que son support n'était plus nécessaire, mon hôte me tapota délicatement l'épaule et s'écarta, mettant entre nous une distance plus conventionnelle. Je ne suis pas quelqu'un de tactile, et je suis tenté de croire que c'est encore un point qui nous différencie.

"Je n'ai pas saisi votre nom", hasardais-je d'une voix encore troublée.

"Je ne vous l'ai pas dit."

Son timbre, contrairement au mien, n'avait jamais été aussi assuré. Presque froid. Je n'en demandais pas plus et un étrange silence s'installa entre nous. Le mal-être que j'avais ressenti au premier abord reprit le dessus immédiatement. Je m'excusais rapidement de devoir rejoindre mes appartements, cette fois, et il feint de chercher à me retenir. Il était toujours sur la terrasse quand je fermais la porte derrière moi, à la fois soulagé et terriblement confus.

Ce sentiment étrange, cette culpabilité absurde d'avoir posé cette question, celle de trop, ne me quitta pas de la nuit. Au matin, les brumes étranges de rêves étouffants me maintinrent la tête lourde jusqu'à ce que ma toilette fût achevée. Ce n'est qu'alors que je vis l'enveloppe, posée sur le petit bureau sur lequel j'avais rapidement jeté ma valise avant de m'endormir, quasi habillé, sur le lit moins

confortable que je l'avais imaginé. J'ouvris l'enveloppe sans ménagement.

"Dear M. Smith,

Je serai ravi de vous accueillir à ma table ce soir à 6h30 afin de vous souhaiter la bienvenue à Gunnersbury Park.

Vous serez reçu en ami, ne prenez pas de peine excessive à vous habiller.

Souhaitant que vous ayez fait bon voyage et que les lieux vous conviennent,

Sir Thomas Farmer".

La lettre était datée d'hier.

* * *

Vendredi 28 Avril,

Il était bien trop tôt pour que je puisse me confondre en excuses auprès de Sir Farmer, et je me devais d'attendre, patient, les premières lueurs de l'aube. A la clarté d'une bougie, j'entrepris de vider ma valise et organiser quelque peu mon espace de nuit. Celui-ci était beaucoup plus simple que l'appartement qu'il m'avait été offert de visiter hier soir, celui de l'anonyme inconnu, mais il m'était amplement suffisant. Point de lourds fauteuils imposants mais une chaise au rembourrage assez confortable pour y travailler plusieurs heures d'affilée, un secrétaire que l'on avait gracieusement garni de quelques feuilles et d'une plume en cas de besoin -je notais la délicate attention mais comme tout un chacun il m'était désagréable de me servir d'une plume autre que la mienne, pour laquelle j'avais aménagé un compartiment spécial dans la valise qui me suivait partout- une armoire dont je ne parvins pas à définir de quelle époque elle était tant l'entretien quasi quotidien en avait préservé le brillant et la richesse de la marqueterie, mais dont l'équerrage semblait manquer de précision. Mes quelques vêtements y trouvèrent quand bien même une place. Une rougeur me monta aux joues lorsque je fus contraint de cacher, en dessous d'autres, les effets élimés, voire usés, que j'avais préféré emporter avec moi afin de me prémunir des intempéries ou de quelques difficultés à effectuer ma lessive. Je fermis rapidement les portes,

et le branlant de l'armoire me fit oublier l'état précaire de ce que j'enfermais en son sein. Sur la table de chevet qu'un chandelier massif ornait, une bible ancienne reposait. Et le terme est exact. Reposait. Il émanait de cette couverture de cuir usagé une certaine sérénité qui ne fit penser à un livre endormi. Quoi qu'il en soit, aussi belle et attirante que je la trouve, il serait peu probable que je me surprenne à l'ouvrir un soir. Je n'ai jamais été très friand de ce genre de lectures, et mes absences répétées aux messes dominicales ont toujours été pour moi source de mensonges inutiles.

Cela ne m'avait pas sauté aux yeux hier soir, et pour cause, mais je compris que cet appartement était prévu pour un seul occupant. La chaise, l'oreiller, la table de chevet étaient uniques, le nécessaire de toilette était pour une seule personne. Et je ne décelais aucun ustensile de maquillage ou de coiffure qui puisse être utilisé par une femme.

Vous croyez certainement que mon imagination me joue des tours, et que cette pièce a été aménagée en l'occurrence selon mes besoins, mais je ne crois pas. Cette pièce était faite pour un homme vivant seul, et peut-être même ne *tolérerait*-elle pas qu'il en soit différemment. Je sais que mon discours vous paraît étrange. La solitude peut-être commence à me perturber, mais je m'y sens bien. Je m'y sentais bien.

Depuis le secrétaire sur lequel j'avais trié mes dossiers en trois piles distinctes -à droite les documents conclus sur lesquels était simplement requise la signature du maître d'œuvre, au centre les contrats pour lesquels on avait dû revoir certaines clauses et qui donc seraient à étudier de près, et enfin le troisième pour les prospectus envisagés- depuis le secrétaire, donc, je pouvais apercevoir la pièce principale, faiblement éclairée par la bougie. Je l'avais bien évidemment traversée la veille au soir, quand l'anonyme inconnu -j'en suis le premier confus mais ne puis l'appeler autrement- m'eut finalement indiqué que le flat 13 possédait sa propre entrée, sur le perron Est du bâtiment. C'est la raison pour laquelle il était réservé aux gens de passage, pour préserver au maximum la vie privée de chacun. Je l'avais traversée, mais ne pouvais m'en souvenir. Ma curiosité modérée ne me poussa pas jusqu'à me lever, prendre le lourd chandelier et m'y rendre, je ne me sentais ni l'âme ni les prédispositions d'un archéologue pénétrant flambeau à la main dans quelque tombeau égyptien jusque-là fermé hermétiquement depuis des milliers d'années, le

soleil se chargerait bien d'illuminer de lui-même cette pièce ne renfermant aucun trésor. Bref la comparaison avec une quelconque sépulture se révélait si absurde qu'elle me fit sourire. Je chassais cette image de mon esprit et relus la lettre de Sir Thomas Farmer. Dieu que j'étais gêné de lui avoir ainsi faussé compagnie. Qui sait s'ils ne m'ont pas cherché dans le parc, appelé à de nombreuses reprises, qui sait s'ils ne se sont pas inquiétés au point d'en avertir Scotland Yard ? J'espérais vivement que non. Londres était assez sûre en ce temps-là et les inquiétudes ne naissaient pas systématiquement de la moindre absence. Un homme qu'on ne trouvait pas était plus souvent aux prises d'une galante et onéreuse compagne que d'un brigand. Et puis nous n'étions pas si loin, nous aurions entendu si une agitation particulière avait provoqué le moindre remous dans Gunnersbury Park.

J'avais beau essayer de me reconforter ainsi, j'anticipais tout de même avec un certain malaise ma première rencontre avec le propriétaire qui avait la bonté de m'héberger. Contre menue monnaie, évidemment. Je pensais à aller demander conseil à mon voisin sur le comportement idéal à adopter ici dans ce genre de situations, mais je ne l'imaginai pas aussi lève-tôt que je pouvais l'être. Il m'aurait même paru surprenant d'apprendre que, dès que je l'eus libéré, il n'eût pas sauté dans la première voiture en partance pour le Londres nocturne, festif, et sensuel, et qu'il ne soit pas revenu au petit matin, sa soif de boissons et autres substances à la mode largement épanchée.

Qu'il se réveillât seul dans son lit aurait également été une franche surprise.